

Les conditions de travail dénoncées chez Coriolis Laval

samedi 03 avril 2010



Bien que soutenu par le syndicat Sud, le mouvement des salariés de Coriolis se veut indépendant. « D'abord, nous allons monter une organisation de salariés. Ensuite, si cela ne marche pas, on montera un syndicat. »

Une centaine de salariés du centre d'appels a arrêté le travail vendredi. Ils demandent plus de respect de la part de la direction.

Une entreprise citoyenne soucieuse d'embaucher tous les profils sociaux. Une entreprise à l'écoute de ses salariés et qui offre des débouchés de carrière... En mars 2009, dans la bouche des élus, les grands mots étaient de sortie pour accueillir Coriolis à Laval. Et patatras ! Un an plus tard les salariés font entendre une autre musique.

Ils dénoncent les pressions, les « outils de flicage » et la perte d'autonomie, dans ce centre d'appels qui fait travailler 230 personnes. Des téléconseillers, pour la plupart, qui travaillent au conseil et à la maintenance pour la clientèle d'EDF.

Hier, une centaine de salariés a arrêté le travail pendant une heure. « Ah ! On nous en a fait de belles promesses lors de l'embauche. On nous a dit qu'on allait travailler dans une entreprise familiale et humaine. Mais c'est faux ! » A Virginie (1), la direction avait donné son accord pour finir plus tôt une semaine sur deux lui permettant d'aller chercher sa fille à l'école. « Et depuis deux mois, je finis à 18 h 30 tous les jours. »

Alan, téléconseiller dans l'entreprise, fait le compte des problèmes. Les modulations d'horaires. « On fait parfois 42 heures et on n'a pas de regard sur les récupérations. Elles sont toujours renvoyées à plus tard. » Les congés. « On vous dit que c'est impossible en juillet. Mais c'est à eux de se débrouiller pour les remplacements. » Les humiliations. « Il faut demander pour aller aux toilettes. » Ou les insultes de certains clients. « La direction n'en tient pas compte. »

Une salariée avoue avoir été en dépression à cause du stress. « Moi, je suis sous cachetons et je n'arrive plus à me concentrer au travail. » Virginie, comme les autres, dit pourtant aimer son travail. « Tout est fait pour nous démotiver. On peut finir un quart d'heure plus tard le soir. Ça, ça ne compte pas. Mais si on a le malheur d'arriver un matin avec quelques minutes de retard, on peut recevoir une lettre. »

Bref, ils se sentent infantilisés, déresponsabilisés. Comme le dit un salarié. « On donne, on donne, mais en retour, on ne reçoit rien. »

Jean-François VALLÉE